Contentes Algériens

La Vache Des Orphelins



Texte
Rabah Kheddouci
Aïcha Bennour

Illustration
Abbas Ben Youcef

La vache des orphelins

Il était une fois un homme qui habitait une masure avec sa famille. Il se contentait d'une vie simple et de menus plaisirs. Sa gentille épouse, au sourire doux et innocent, veillait sur leurs deux enfants, Dharif et Mordjana.

Le jour, les enfants s'occupaient à garder la vache dans une prairie verdoyante. Ils s'asseyaient à côté d'elle et s'amusaient à la cajoler pendant qu'elle leur léchait le visage comme s'ils étaient ses propres petits.



Les jours passaient et les enfants grandissaient tout autant que l'amour qu'ils vouaient à leur vache.

Un matin, la mère souffrit de douleurs abdominales. Elle dut garder le lit durant longtemps. Elle ressentait davantage la douleur en voyant son mari et ses deux enfants livrés à eux-mêmes et peinés de la voir dans son état.

La petite Mordjana passait de longues nuits à ses côtés pour tempérer sa souffrance. Elle imbibait d'eau tiède un morceau d'étoffe qu'elle lui apposait sur le front pour abaisser la température du corps. Dharif, lui, n'arrêtait pas de verser de chaudes larmes, pris de pitié pour ses souffrances et en même temps craignant de la perdre pour toujours.

La fièvre ne retombait pas et la maladie de la mère empirait. Quelques jours plus tard, elle rendit l'âme, laissant ainsi deux enfants orphelins et un père veuf.

La tristesse, jusque-là étrangère à cette famille, devint du coup le lot fréquent dans le foyer autrefois paisible et illuminé d'espoir. Les larmes ne cessaient de couler à la manière des ruisseaux descendant des hauteurs des montagnes.

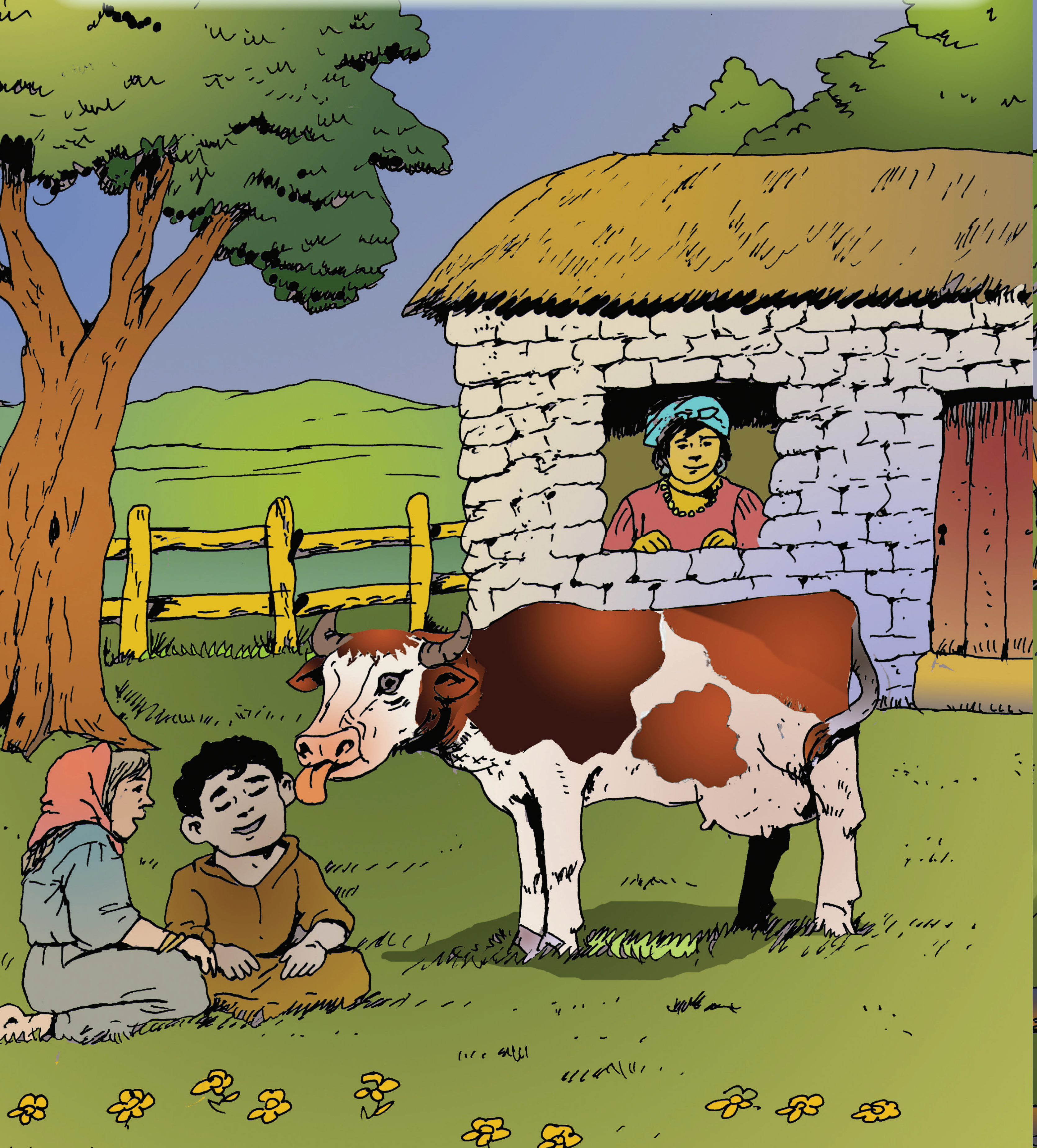
Les deux jeunes enfants, pareils à deux oiseaux perdus n'arrêtaient pas de chercher partout leur maman. La masure était désormais triste, sombre et sans joie. Même la vache souffrait de la disparition de la mère, et elle le montra : elle donnait moins de lait qu'avant.

Bien que sa femme défunte occupât toujours son esprit et son cœur tendre, le père décida de se marier : l'entretien de la maison et l'éducation de ses deux orphelins l'y obligeaient.

Il prit pour nouvelle épouse une femme dont il attendait attention et tendresse pour ses deux enfants. De ces épousailles, notre homme eut une petite fille qu'il appela Aslouja.

Et c’est alors que commença au sein de la famille une vie épouvantable, pleine de haine et de tiraillements.

Malheureux, les deux orphelins se mirent à fuir la maison. Ils passaient la journée dans les près, livrés à eux-mêmes, sans aucune nourriture. Le soir, ils dormaient près de la vache qu’ils affectionnaient toujours, couchés sur la paille destinée à la nourrir.



Pour les alimenter la vache leur offrait ses mamelles, et les enfants les tétaient comme s'ils le faisaient avec leur propre mère. Ils se mirent, de la sorte, à prendre du poids et de la vigueur.

La marâtre s'aperçut de leur incroyable développement corporel, pendant que sa propre fille dépérissait. Elle demanda alors à sa fille de les accompagner aux pâturages, de les observer sans relâche et, à son retour, de lui raconter ce qu'elle aurait vu.

Aslouja était devenue aussi méchante que sa mère ; elle nourrissait à l'égard des deux orphelins une haine indescriptible.

Un jour, partie sur leurs traces dans la prairie, elle vit ce qui la laissa stupéfaite : les deux orphelins s'étaient approchés de la vache ; celle-ci leur offrit ses mamelles qu'ils saisirent et se mirent à téter. Sortant de sa stupeur, Aslouja voulut les imiter.



Hélas pour elle, la vache la rejeta d'un coup de sabot au visage.

La jeune fille rentra alors immédiatement à la maison, l'œil tuméfié. Elle raconta à sa mère ce qu'il lui était arrivé et ce qu'elle avait vu.

La marâtre punit les deux orphelins et décida de se débarrasser de la vache. Elle trouva une ruse pour obliger son mari à la vendre. Ainsi au cours d'une discussion, elle lui dit : « Oh! mon cher et doux mari, ne vois-tu pas que nous n'avons plus besoin de la vache ? Nous la nourrissons pour rien. » Le mari répondit : « Que dis-tu là femme insensée ? As-tu perdu la tête ? As-tu oublié son lait et son beurre que tu aimes tant ? » La femme insista : « Vends-la et achète-nous un âne. Je la déteste ; elle nous fatigue, je ne veux plus la voir.»

Leur querelle dura toute la nuit. L'homme n'eut finalement d'autre choix que de se plier à la volonté de son épouse. Il se prépara à aller vendre l'animal au marché hebdomadaire, là où pauvres et riches se côtoient pour vendre ou acheter ce dont ils ont besoin. On y trouve dès l'entrée toutes sortes d'objets fabriqués par les mains expertes des villageoises, des vêtements tissés par tel ou tel artisan renommé, etc.

A l'aube, l'homme mit sa gandoura blanche et son burnous et se dirigea à l'étable, une corde à la main pour ligoter la vache.

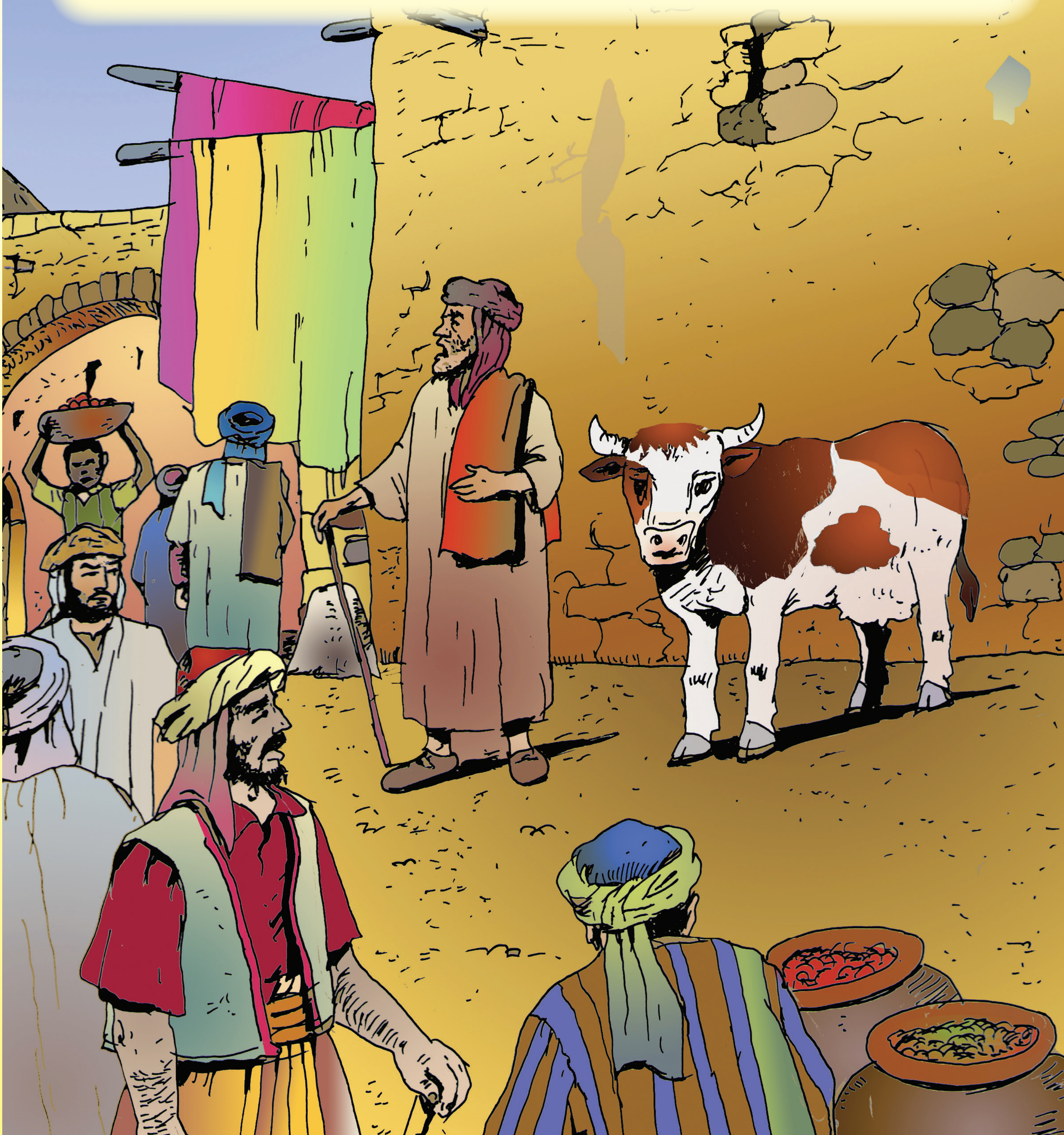
Sur la route, la vache versa des larmes pour les enfants qu'elle quittait contre son gré.

Au réveil les deux orphelins entrèrent à l'étable pour prendre leur lait quotidien, mais ils ne trouvèrent point de vache.

Aslouja, se réjouissant de leur désarroi, leur lança que l'animal était en route pour être vendu au marché hebdomadaire. Peinés, ils se rappelèrent la mort de leur maman et, inconsolables, ils la pleurèrent encore comme ils le firent pour l'aimable et affectueuse vache.

Pendant ce temps, sur le chemin du marché, le père ne cessait de répéter ces quelques mots : « Elle disait, moi je disais ; elle disait, et moi je disais aussi ; et elle a fini par avoir le dernier mot. Combien je regrette de ne pas avoir épousé Dhaouia, la fille du meddah, que je trouvais toujours généreuse et sympathique ! »

A la porte du marché, il rencontra le boucher qui attendait l'arrivée des vendeurs d'animaux comestibles.



Ce dernier proposa à notre homme de lui acheter la vache, à un prix toutefois dérisoire. Il la lui vendit tout de même et rentra chez lui. Il trouva ses deux enfants orphelins dans l'étable, à la place habituelle de la vache. Il fut incapable de souffler le moindre mot devant eux.

Le soir il se coucha très tôt et plongea dans un profond sommeil. Dans le rêve il vit sa femme défunte lui dire : « Puisse Dieu te pardonner ! Tu as trahi le serment que nous nous sommes fait. » Elle lui demanda de retourner voir le boucher, de récupérer de chez lui les deux cornes et le pis de la vache et d'aller ensuite les déposer sur sa tombe.

L'homme se réveilla effrayé. Il s'habilla aussitôt et alla voir le boucher. Il attendit longtemps devant la porte avant que le boucher ne soit réveillé par les aboiements de son chien de garde. Il embrassa sa main et le supplia de lui remettre le pis et les deux cornes de la vache.

Sa demande avait l'air pour le moins étrange, mais le boucher, constatant le pitoyable état dans lequel il était, lui remit ce qu'il voulait sans rien dire.

Notre homme emporta les mamelles dégoulinant de lait mêlé de sang et les deux cornes dans le capuchon de son burnous. Et comme demandé, il les déposa sur la tombe de sa femme défunte.

Ne trouvant plus de quoi se nourrir, les deux orphelins dépérissaient à vue d'œil jusqu'à devenir méconnaissables pour leurs voisins.

Un jour, à l'insu de leur père, ils se rendirent devant la tombe de leur mère. Ils découvrirent plantés sur le monticule de terre deux petits roseaux supportant deux pis, l'un débordant de lait frais, l'autre de miel pur, et deux palmiers mitoyens chargés de grappes de dattes prêtes à être dégustées.

Ils embrassèrent la tombe de leur mère, burent le lait, savourèrent

le miel et mangèrent quelques dattes. Ils observèrent ensuite le ciel un instant : « Que c'est beau de voir deux palmiers ressemblant aux cornes de la vache pointer vers le ciel ! » se dirent-ils.

Ils retournèrent une deuxième fois sur les lieux et trouvèrent à nouveau les pis gonflés de lait et de miel ainsi que les palmiers garnis de dattes succulentes. Ainsi ils prirent l'habitude de retourner à la tombe chaque fois que la faim les tenaillait ; et leur corps finit par gagner en poids et en vigueur.

La marâtre s'aperçut du changement opéré en eux et chargea Aslouja de les guetter dans le but d'en découvrir la raison. Aslouja ne les quitta plus. Les enfants trainèrent çà et là pensant pouvoir détourner son attention, mais celle-ci tint bon et ne les quitta pas d'une semelle. A la fin, terrassés par la faim et la soif, les deux orphelins gagnèrent une fois encore la tombe maternelle et se rassasièrent de lait, de miel et de dattes et ce, devant les yeux de leur demi-sœur. Celle-ci tenta alors d'en faire autant. Mais hélas pour elle, elle ne put prendre qu'une moitié de datte et une seule gorgée de lait, le reste s'étant tari aussitôt, mystérieusement, devant ses yeux.

Elle retourna immédiatement à la maison pour porter l'information à sa mère.

Déconcertée et inquiète, la mère passa toute la soirée à chercher un moyen de faire disparaitre les deux orphelins à jamais.

Le matin, au réveil, elle entendit quelqu'un crier : « Vente et achat achète de vêtements et autres objets. » Elle s'empressa vers lui, et lui demanda s'il avait en sa possession un produit pouvant détruire les racines de palmier. Le vendeur lui répondit : « Du goudron, Madame ! » Elle lui en acheta alors deux litres en vue d'anéantir les deux palmiers et les deux roseaux. Elle partit au cimetière et déterra les racines des arbres avant de déverser une bonne quantité de goudron.

Le soir le mari entra à la maison, éreinté, les cheveux ébouriffés, le dos voûté. Avant même de prendre un peu de repos, son épouse lui cria à la figure : « Je ne veux plus d'eux. Je les déteste. »

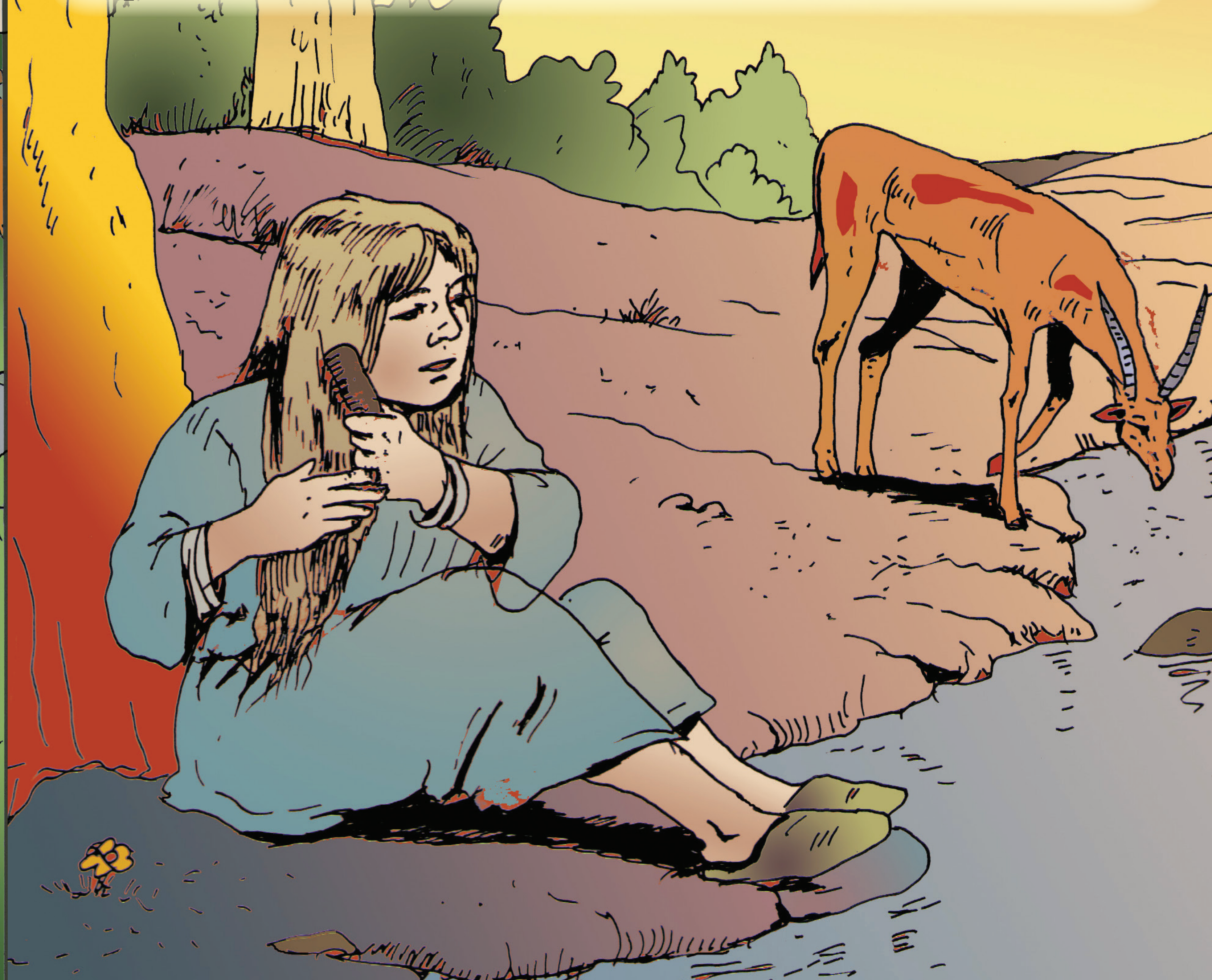
Etonné, le mari répliqua : « De qui s'agit-il ? » « D'eux, qui ont rendu borgne ma fille Aslouja ! » répondit-elle. Soumis comme d'habitude, le mari prépara les deux orphelins à un long voyage. A l'aube il se dirigea vers la forêt en leur compagnie. Et là, en pleine montagne, il les abandonna avec un sac de vieux habits et un morceau de pain pour seule nourriture. Puis il rentra chez lui, seul, chagriné, les larmes aux yeux.

Les deux enfants marchèrent encore longtemps, ne sachant où aller. Bientôt ils sentirent la fatigue, la faim et la soif.



Ils virent, non loin d'eux, une rivière, et Dharif courut dans sa direction pour étancher sa soif. Mais Mordjana se rappela, bien que vaguement, l'histoire de cette rivière : c'était la rivière purificatrice ; celui qui buvait de son eau se transformait en gazelle. Mordjana se retint alors de boire et empêcha son frère de le faire. Ils avancèrent de quelques pas, puis Dharif s'arrêta prétextant avoir perdu le collier que sa pauvre mère lui avait offert. Il retourna sur la berge de la rivière, se pencha et but à satiété. En un clin d'œil il se transforma en un animal en tous points semblable à une gazelle. Sa sœur, abattue, pleura à chaudes larmes avant de se résigner au sort qui les frappait.

Sur la berge de la rivière, la jeune fille se mit à se peigner les cheveux à côté de son frère alors transformé en gazelle. Un cheveu tomba dans l'eau et fut emporté par les vagues qui descendaient en pente.



Pendant ce temps, le sultan se livrait à une partie de chasse en aval de la rivière. Comme il faisait très chaud, il entreprit de se baigner pour se rafraichir. C'est alors que, tâtant l'eau de sa main, il ramena un long cheveu qui scintillait au soleil. Il le regarda et comprit qu'il s'agissait d'un cheveu d'une belle jeune fille. Il se tut un moment puis monta sur son cheval. Ses accompagnateurs l'entourèrent pour recevoir ses ordres. Il leur présenta le cheveu et dit : « Il est arrivé jusqu'ici par les eaux. Je veux voir celle qui le portait, et le plus vite possible. »

Quelques instants plus tard, les gardes du roi remontaient la rivière à la recherche de la propriétaire du cheveu doré.

Sur la route ils rencontrèrent plusieurs femmes qui lavaient leur linge, et aucune ne semblait posséder la chevelure recherchée. Interrogées, elles indiquèrent toutefois qu'une très belle fille se baignait sur la berge d'en face.

Les gardes cherchèrent partout la propriétaire de ce cheveu et ce, durant une semaine. Mais en vain.

Le sultan, bien que déçu, cacha jalousement le cheveu parmi ses objets personnels qu'il conservait dans un caisson fermé à clé.

Pendant ce temps-là, cheminant toujours à travers la forêt et les plaines, Mordjana et son frère transformé en gazelle arrivèrent à une masure entourée d'arbres. Elle demanda l'hospitalité. La vieille maîtresse du logis les invita à y entrer. Elle vivait de la vente de plantes séchées aux marchands ambulants. Ces commerçants, portant un sac sur le dos, passaient près de chez elle en criant : « Aliment ! aliment ! nourriture ! Donnez-moi ce que vous avez et je vous donne en échange ce que j'ai ! » Et la vieille s'approchait d'eux pour échanger ses plantes médicinales contre du grain de blé ou d'orge et de l'huile.

Mordjana demanda à la vieille femme de leur donner à manger à elle et à son frère. Etonnée, la vieille lui posa la question : « Ton frère ? Mais où est ton frère ? »

Après avoir terminé le repas en compagnie de son frère (la gazelle), Mordjana raconta toute son histoire à leur hôte. Celle-ci présenta ensuite du pain et du miel puis dit d'une voix à peine audible : « Ne soyez pas affligés par la volonté de Dieu. Soumettez-vous à Lui. » Ensuite elle leva les yeux au ciel et dit : « Merci Dieu tout puissant, Vous m'avez comblée : mon rêve de plusieurs années va enfin se réaliser. »

En effet ce fut bientôt comme un rêve qui se réalisait : la venue de Mordjana et de son frère apporta prospérité et richesse à toute la contrée. Il avait plu abondamment et la terre offrit toutes sortes de récoltes aux habitants.

Un jour, un marchand, ayant reçu comme d'habitude les plantes de la vieille, découvrit à son retour chez lui qu'elles étaient incrustées de pépites d'or. Comme le phénomène se répéta plusieurs fois devant ses yeux il jugea bon de le signaler au sultan.

Entre-temps, la marâtre et sa fille, Aslouja, décidèrent d'effectuer un voyage. Le père refusa d'abord de quitter son foyer dans l'espoir de revoir bientôt ses deux enfants. Mais il finit par céder à sa femme et consentit à les accompagner, elle et sa fille.

Le chanceux marchand, devenu très riche, demanda à maintes reprises audience au sultan. Un jour le sultan accepta de le recevoir.

Prosterné devant sa Majesté, le marchand l'implora :

- Majesté ! Généreux sultan !

Le sultan lui indiqua du doigt la place où il devait s'asseoir en le sommant :

- Dis ce que tu as à dire : si tu es opprimé je suis de ton côté ; si tu as perdu un droit je te le restitue. Dis ce que tu as à dire !

-Votre pardon, ô sultan ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je suis là devant vous parce que je me trouve face à un fait qui m'intrigue. Que votre majesté m'autorise à lui raconter l'histoire des plantes qui donnent de l'or.

Le sultan l'invita à narrer son histoire. A la fin, étonné, il demanda à ses gardes de lui ramener la vieille femme et ses hôtes avant le coucher du soleil.

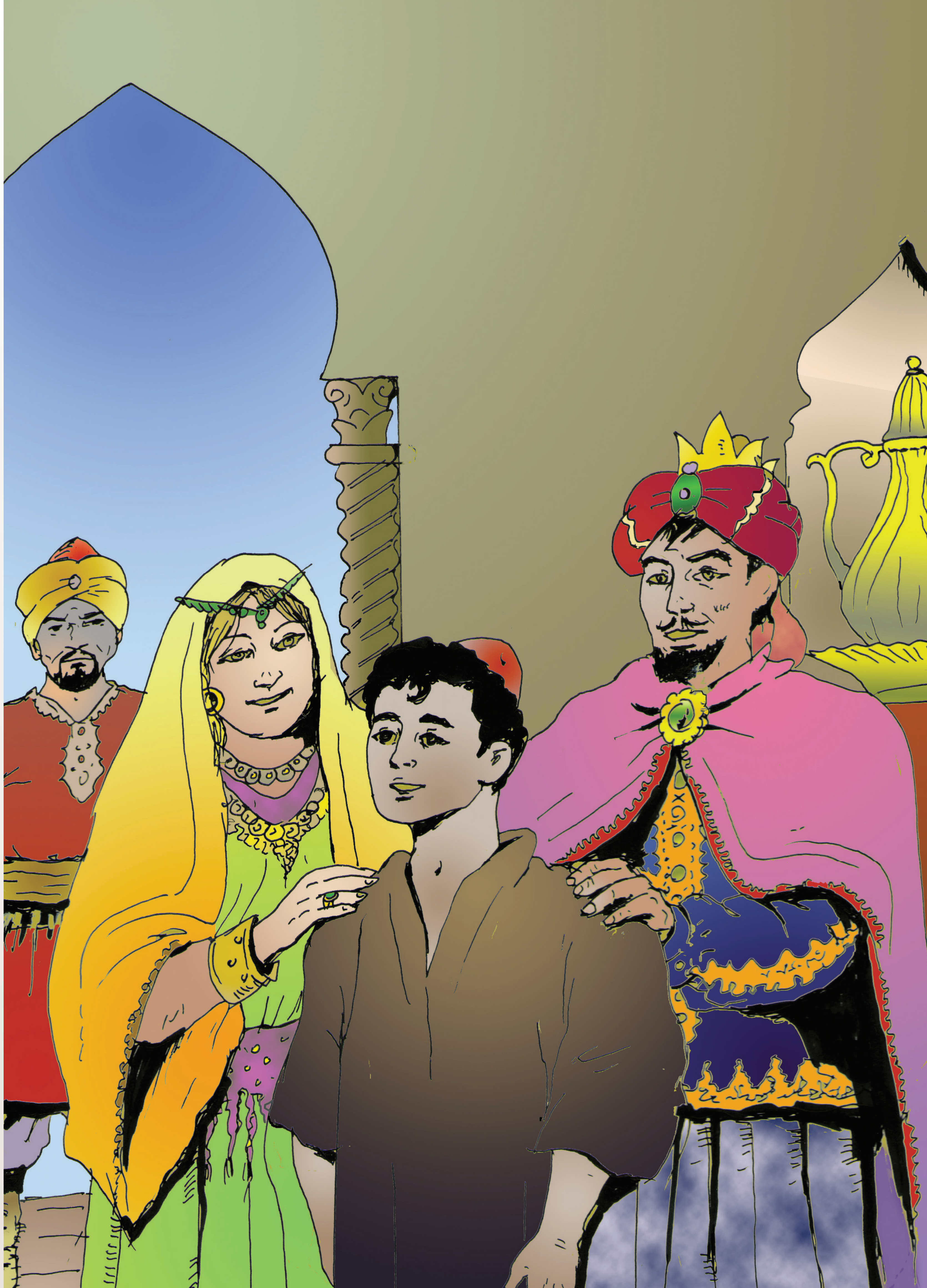
Avant la tombée de la nuit, les gardes revinrent accompagnés de la vieille, de Mordjana et de son frère à la forme de gazelle. Ebloui par la beauté de la jeune fille, le sultan sortit le cheveu d'or et le compara à ses cheveux. Et il découvrit ce qu'il devait découvrir !

Le sultan ordonna de les retenir en honorables invités chez lui pendant trois mois. Et le lendemain il réunit savants et guérisseurs et ordonna à ses gardes d'amener le frère de Mordjana pour être examiné. Depuis il ne cessa de prodiguer des soins appropriés à l'enfant-gazelle.

Ravi par la beauté de la jeune fille, le sultan finit par tomber éperdument amoureux d'elle. Il lui offrit de la prendre pour épouse. Mordjana accepta et demanda en dot de mariage des soins approfondis pour son frère. Les noces furent célébrées dans tout le royaume. Dharif, l'enfant transformé en gazelle, y dansa longtemps.

Un jour, contraint d'effectuer un long voyage, le sultan laissa au palais la reine enceinte. Il était néanmoins heureux à l'idée d'avoir prochainement un premier enfant.

Pendant l'absence du roi, un matin, un pauvre mendiant s'arrêta sous la fenêtre des appartements, implorant les créatures de Dieu de lui offrir l'aumône. Voyant qu'il tendait les deux mains jointes vers elle, la reine demanda à la garde de le faire entrer au palais. Une fois en face de lui elle découvrit que ce mendiant était son père en personne. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.



Puis Mordjana lui fit servir à manger et demanda aux serviteurs de lui faire prendre un bain et de lui offrir des habits propres.

Mordjana raconta ensuite à son père ce qu'elle et son frère avaient vécu depuis leur séparation. Déconcerté, le père fut saisi d'une grande inquiétude pour son fils Dharif.

Au moment de repartir chez lui, la reine lui remit un paquet bien ficelé exigeant de lui de ne l'ouvrir qu'en présence de sa petite famille et d'en garder jusque-là le secret.

Une fois dans sa masure, son épouse et sa fille, Aslouja, ouvrirent le paquet et constatèrent qu'il était rempli d'aliments et d'or. Emerveillée, la femme lui demanda de retourner voir la reine pour la remercier et obtenir d'elle plus d'or. Le père y consentit, n'opposant nul refus pour faire acte de politesse envers la reine.

Aussi, le lendemain, toute la famille partit au palais du sultan. Elle fut reçue avec toutes les commodités et la bienveillance attendues. Trois jours après, le père décida de rentrer chez lui, veillant ainsi à ne pas exposer sa fille, la reine, à d'éventuels tracas que lui causerait la marâtre. Toutefois il veilla depuis à rendre visite régulièrement à sa fille au palais du sultan.

Le roi rentra finalement de son voyage. Il ramena toutes sortes de plantes censées guérir Dharif.

Peu après, la reine accoucha de deux jolis bébés. Les savants découvrirent à partir des plantes le remède miracle qui redonna à l'enfant-gazelle son aspect humain. Ainsi donc tout le monde autour de Mordjana retrouva bonheur et sérénité.